



La science peut-elle nous sauver ?

Pour les Stoïciens, la science, en particulier la physique, se pratique et a des effets concrets. La connaissance n'est pas un joli butin amassé dans un cerveau, conçu comme une bibliothèque plus ou moins fournie.



elon les philosophes antiques de l'école des Stoïciens, la physique est une clef d'accès à la vertu et au bonheur. Elle ne doit d'ailleurs être entreprise que pour cette raison ; elle n'a pas d'autres finalités légitimes. On étudie le monde et ses phénomènes pour être meilleur. Que la

physique puisse fonder l'éthique et qu'on ne l'étudie que pour être plus vertueux et plus heureux nous est a priori étrange.

Nous avons donc besoin de nous défaire de notre épistémologie intuitive pour comprendre la physique stoïcienne. Car lorsque nous pensons aujourd'hui aux raisons pratiques qui motivent l'étude de la nature, nous y cherchons un savoir dont les retombées techniques nous intéressent surtout pour augmenter notre confort matériel ou la durée de notre vie. Rien d'éthique là, et même, au contraire, on y verrait plutôt le fondement d'une société consumériste responsable de l'anthropocène.

Certains anthropologues, comme Philippe Descola ou Tim Ingold, voient dans notre regard scientifique sur la nature le façonnement d'un rapport de distance qui est la cause la plus profonde de son exploitation sans limite. Etant objectivée, elle est conçue comme une ressource dans laquelle puiser et non comme un corps vivant dont nous sommes les membres. Nous nous montrons soucieux de l'objectivité du savoir scientifique et de ses

retombées techniques, mais nous oublions les effets de l'objectivité sur l'homme qui s'adonne à la science. Les applications pratiques des connaissances scientifiques dans les technologies et l'industrie apparaissent détachées de l'exercice d'une science théorique « pure ». Nous ne concevons pas qu'il puisse y avoir des effets éthiques de la science « pure », de notre façon singulière de théoriser ; ceux-ci resurgiraient seulement du côté de la science « appliquée ».

Pour les Stoïciens, la théorie se pratique et a des effets concrets. La connaissance n'est pas un joli butin amassé dans un cerveau, conçu comme une bibliothèque plus ou moins fournie. Elle transforme, elle sauve, elle apaise les angoisses, elle accomplit le sujet connaissant. Mais pourquoi la physique plus particulièrement ? Et de quoi au juste est-elle l'étude ?

Nature et destin

La physique est l'étude de la *phusis* (la nature). Les Stoïciens conçoivent celle-ci comme un organisme vivant, dont nous sommes une partie. S'il est donc question de chercher la vérité, de « faire science », il n'est pas question pour autant d'objectivité au sens où la nature serait un objet, détaché de nous, que nous étudions d'une façon « neutre », comme une reproduction fidèle et vierge de toute intervention humaine. La nature, c'est nous aussi. C'est là un point de départ fondamental pour l'éthique qui en découle. Les Stoïciens prennent l'exemple tout prosaïque d'un pied. S'il se considère comme indépendant du corps, il peut renâcler à traverser un champ boueux. Mais la considération plus large de la survie du corps peut au contraire le conduire à le traverser au pas de course si cela s'avère nécessaire pour échapper à un danger. De la même façon, nous devons concevoir notre place dans le monde non depuis nos désirs propres, mais depuis l'organisation globale du monde. Si l'homme ne fait pas de physique et ne se conçoit pas comme une partie du cosmos, il se condamne à s'orienter à l'aveuglette dans l'existence, depuis un baromètre intérieur changeant, réducteur et insuffisant.

Connaître, c'est aussi arrêter de fantasmer. Le contact au réel, aussi dur puisse-t-il nous paraître à première vue, apaise nos angoisses. Cette vision de la connaissance de la nature conduit aux maximes stoïciennes qui ont encore

« L'Asie, l'Europe :
des coins du monde ;
la mer entière :
une goutte d'eau
dans le monde ;
l'Athos : une motte
de terre dans le
monde ;
le présent tout
entier : un point
dans l'éternité.
Tout est petit,
fuyant, évanouissant »

Marc Aurèle, *Pensées*, VI, 36

une grande fortune aujourd'hui telle que « Pour vivre heureux, il faut changer ses désirs plutôt que l'ordre du monde ». Et c'est la connaissance de cet ordre, la physique, qui est un soin du désir et des craintes : « Tu as vu ceci ? Vois aussi cela. Ne te trouble pas ; fais-toi plus simple. Il t'est arrivé quelque chose ? C'est fort bien ; tout ce qui t'arrive vient de l'univers et dès le principe était dans ta destinée et dans ton lot. » (Marc Aurèle, *Pensées*, IV, 26, tr. E. Bréhier).

Il n'y a pas d'aléas, de revers de fortune. L'enchaînement causal est entièrement rationnel et nécessaire. Et nous sommes pris dans ces enchaînements de causes et d'effets, que nous le voulions ou non.

La préparation des malheurs

Ainsi, si nous nous formons suffisamment à la physique, plutôt que d'être surpris par le cours des choses, nous

l'aurons anticipé. C'est en ce sens que vont les méditations d'anticipation des malheurs : on peut se préparer aux événements qui vont nécessairement survenir. Il ne s'agit pas de nier la difficulté des circonstances auxquelles nous sommes confrontés, mais de vivre avec l'enchaînement causal dont elles résultent et que nous pouvons anticiper par la connaissance physique. Leur physique déterministe conduit les Stoïciens à s'exercer au raisonnement d'inférence logique qui peut les aider au quotidien. La préparation à la journée peut être de cet ordre de réflexion : si tu vas au bain, comme le dit Marc Aurèle, tu peux t'attendre à être éclaboussé. Ne te plains donc pas. Si tu ne veux pas l'être, ne va donc pas au bain ! On peut éviter une conséquence prévisible d'un choix, mais on ne peut pas éviter ce qui arrive de toute nécessité, comme la mort. Dans ce cas, la prévision des malheurs est une façon de ne pas laisser cette nécessité naturelle nous prendre de court, comme par surprise. La préparation atténue le choc et nous empêche d'ajouter aux événements inéluctables la plainte qui ne les rend que plus terribles. Comme l'écrivait Cicéron, dans *Consolations à Marcia*, livre IX : « On ne voit jamais les maux possibles avant qu'ils n'arrivent ; comme si, privilégié, on avait pris une voie plus assurée que la foule ; les disgrâces d'autrui ne nous rappellent point qu'elles sont communes à tous. Tant de funérailles passent devant nos demeures, et nous ne pensons pas à la mort ! (...) »

Les Stoïciens sont sensibles à la forme de consolation qui réside dans ces changements de perspective qu'offre la physique. Voir la petitesse de la vie d'un homme comparé au temps cosmique, c'est tout aussi tôt cesser de dramatiser les événements délicats qui la composent. Comme l'écrivit Marc Aurèle, dans *Pensées*, IV, 48 : « Bien voir toujours, en somme, combien les choses humaines sont éphémères et sans valeur. »

La distance qui s'installe alors n'est pas entre nous et la nature, permettant son objectivation, mais entre nous et nous, petites choses de la nature, perçues enfin comme telles.

Ces changements de perspective nous renvoient dans la banlieue du monde ; ce faisant, ils nous aident à « relativiser » comme on dit aujourd'hui. Ainsi, si, pour beaucoup, « voir les choses avec philosophie » a pu signifier les voir avec un certain détachement, c'est à l'influence des Stoïciens qu'on le doit. Nous héritons cependant de la formule en ayant perdu le sens de la rigueur scientifique qui fondait leur distance critique. Il ne s'agissait pas seulement de « relativiser », mais de connaître en vérité et avec précision les phénomènes à l'œuvre dans la nature. Car c'est aussi la rigueur et la précision qui nous sauvent. Reste encore à se demander si la science d'aujourd'hui et la physique en particulier peuvent encore nous aider à vivre, à relativiser, et à quelles conditions. — Gaëlle Jeanmart